

La Propaganda-Staffel par Pierre Audiat.

La *Propaganda-Staffel* – mot à mot : échelon de la Propagande – dépend en principe de l'administration militaire en France ; en fait, elle a aussi des liaisons directes avec Berlin et le docteur Goebbels qui se vante de pouvoir diriger, assis dans un fauteuil, l'opinion de l'Europe germanisée. La *Propaganda-Staffel* est installée à l'Hôtel Le Majestic, près de l'Etoile, et essaime dans plusieurs hôtels proches de celui-ci. A sa tête, on trouve l'Arbeits-Führer Schulz, un « assimilé » qui porte sur son uniforme un brassard rouge à croix gammée. C'est un homme de cinquante-cinq ans environ, que la faveur de Goebbels a poussé à cette place, bien qu'une carrière de médiocre journaliste ne l'y destinât point. Il est difficilement accessible, affecte une froideur qui ne dissimule pas ses prétentions. Il parle français, quand il y consent, ce qui est rare. Il dira un jour à l'un de ses visiteurs, comme s'il lui faisait une grâce inouïe : « Monsieur, pour votre complaisance, je vous autorise à écrire en français. » Au-dessous de lui, le docteur Reiprich, qui a le grade de colonel, et Wintermeyer, l'un et l'autre cultivés, intelligents, courtois, connaissant tous les détours et toutes les finesses de notre langue. Cet état-major contrôle les domaines de la presse, de l'édition, de la radio, des arts, de la musique pour toute la zone occupée ; mais son action, par la force des choses, s'exerce essentiellement à Paris.

(Audiat, 1946, pp.34-35)

L'affiche servit tout de suite d'auxiliaire à la propagande que véhiculait la presse. A peine les premiers Parisiens eurent-ils regagné la capitale que des images placardées sur les murs, leur apprirent tout ce que l'armée allemande avait fait pour leur rendre l'exode moins pénible. Des soldats de la Wehrmacht, tenant gentiment dans leurs bras des enfants français, des infirmières distribuant les vivres de l'intendance allemande à des réfugiés souriants, témoignaient d'une sollicitude dont les rescapés des bombardements sur les ponts de Gien, de Sully-sur-Loire, d'Orléans et d'ailleurs ne s'étaient pas encore doutés.

(Audiat, 1946, pp.47-48)

Vainement [l'occupant] multiplie à la radio ses émissions pro-européennes, faisant tourner à plus vive allure sa rose des vents ou entamant la campagne des grands Européens dans laquelle il prétend que les plus célèbres Français du XIX^{ème} siècle, depuis Hugo jusqu'à Clemenceau, ont été partisans d'une Europe unie, d'où l'Angleterre serait exclue, et où l'Allemagne et la France se partageraient la primauté, les Parisiens murmurent la ritournelle que vient de lancer la radio française de Londres avec un succès surprenant : « Radio-Paris ment... Radio-Paris ment... Radio-Paris est allemand. »

Vainement il recouvre les murs d'immenses affiches en couleurs dont les auteurs se dissimulent sous un anonymat qui n'est pas seulement l'effet d'une modestie justifiée. Chacune d'entre elles est retournée, en un instant, contre ses inspireurs. Le vautour, cravaté de l'étoile de David, qui fouille de son bec et de ses serres une France étendue à terre dans un linceul tricolore ressemble – les Parisiens l'ont aussitôt remarqué – si extraordinairement à un aigle qu'on se demande si le dessinateur ne l'a pas fait exprès. Pour souligner cette ressemblance, des correcteurs obscurs transforment l'étoile de David en croix gammée.

(Audiat, 1946, pp.104-105)

« Le public apprit donc, avec quelque surprise, au mois de mars 1942, que le troisième Reich et le docteur Goebbels s'étaient mis en frais pour recevoir à Berlin une dizaine de nos étoiles de cinéma. La réception fut très brillante : visite des studios, banquets, promenades, champagne, toasts, congratulations. Des reportages photographiques illustrés montrèrent abondamment les joies de l'hospitalité nazie aux Parisiens qui subissaient alors une recrudescence de brimades et de massacres d'otages. D'ailleurs, cette peu honorable partie de plaisir tourna mal pour quelques-uns des voyageurs : ceux-ci eurent en effet l'imprudence de parler librement, à leur retour, de ce qu'ils avaient vu, et de porter sur le troisième Reich des jugements que

l'espionnage nazi ne manqua point de recueillir ; la disgrâce, et pis encore, succédèrent alors aux attentions et aux faveurs.

Cette invitation dangereuse faisait suite à celle que les services du docteur Goebbels avaient adressée l'automne précédent, à une dizaine de peintres et de sculpteurs parisiens, parmi les plus renommés. Deux d'entre eux eurent le courage de la décliner ; les autres, estimant sans doute que, l'art n'ayant pas de patrie, on était toujours chez soi quand on était chez des artistes, firent le voyage d'outre-Rhin. On les accueillit avec des égards un peu tapageurs, et la note à payer ne leur fut présentée qu'à leur retour sous la forme, sournoise, d'interviewes qui leur étaient réclamées par des journalistes. Ils comprirent alors quel piège capitonné leur avait été tendu, mais il était un peu tard ; il fallait exprimer une satisfaction et un enthousiasme de circonstance, le silence, qu'observèrent cependant deux des invités, étant fort mal vu en haut lieu. » pp.179-180